

Elle attendait sur le quai. Elle repensait aux derniers jours passés avec celles qu'elle avait considérées comme ses amies. Un malaise persistait en elle. Ses pensées furent interrompues par l'arrivée du train.

La porte s'ouvrit, elle mit un pied sur la première marche, leva la tête et s'arrêta brusquement. Devant elle se tenait un grand homme au long manteau noir et chapeau melon qu'elle reconnut tout de suite. Celui-ci affichait un grand sourire sur ses lèvres, l'un de ces sourires trompeurs qu'elle n'avait que trop vus, tout en lui faisant signe de la tête pour lui faire comprendre qu'il la laissait passer. Héloïse lui rendit poliment son sourire, lui siffla un maigre "Bonjour" avant de mettre son autre pied sur la deuxième marche, monter la troisième, puis enfin dépassa l'homme au chapeau melon sans même lui lancer un dernier regard. Elle ne le connaissait que trop bien pour savoir que sous ses airs de gentleman se cachait une personne odieuse qui ne pensait qu'à elle-même.

Si elle le connaissait ? Vu le nombre de fois qu'il était venu chez elle... Elle était persuadée qu'il n'avait jamais examiné d'autres patients autant qu'elle. À la simple petite averse, au moindre coup de vent, Héloïse risquait d'attraper un gros rhume. Sa mère en était tellement inquiète qu'elle avait passé la plupart de son enfance cloîtrée dans sa maison, elle n'avait eu l'occasion de voyager que très rarement et n'avait pas souvent été à l'école. Ainsi, à chaque fois qu'il pleuvait quelques gouttes ou que le vent soufflait un peu trop fort, le docteur accourait directement à la maison. Et cela pouvait arriver aussi s'il faisait trop chaud.

Elle savait qu'elle aurait dû au moins lui être reconnaissante pour cela, mais elle n'y arrivait pas. Et puis, elle savait aussi qu'il les avait aidées financièrement, elle et sa famille, dans les moments les plus durs, mais bien sûr tout cela n'avait pas été gratuit. Sa famille avait eu de grosses dettes envers lui, qu'il s'est empressé de réclamer au moment opportun. Si seulement Héloïse et ses parents avaient remarqué son stratagème plus tôt, tout aurait été différent. Tout cela, il l'avait fait seulement pour s'enrichir encore davantage. L'argent, c'était la seule chose qui lui importait réellement.

Et il y avait aussi l'autre chose. Après tout, c'était de sa faute à lui tout cela. S'il y avait fait plus attention dès le début et qu'il l'avait remarqué plus tôt, tout aurait été

moins grave, beaucoup moins grave. Peut-être même que ça ne lui aurait pas été fatal. Mais après tout, un simple ou même un gros rhume, quelle importance cela avait-il, comparé à ce qu'elle allait devoir endurer maintenant ? Aucune. Elle était seule au monde, une fois de plus.

*

À peine installée dans le train, ses pensées voguèrent vers ce qu'elle avait traversé ces derniers mois, et plus précisément la perte de ses amies.

Elle ne les avait pas trouvées très sympathiques, mais restait avec elles car c'étaient les premières personnes à s'être ouvertes à elle. Peut-être même les seules. Elle avait mis longtemps avant d'oser leur avouer ce qui se passait. Mais ce fut sûrement l'une de ses pires erreurs car après cela, elles avaient commencé à la fuir comme la peste. Évidemment, elle ne l'avait pas remarqué tout de suite. Au début, elles ne se voyaient juste plus beaucoup mais jamais elle n'aurait fait le lien entre les deux. Maintenant qu'elle y pensait, elle aurait dû comprendre. Ensuite, elles avaient commencé à ne plus répondre à ses lettres et quand il en arrivait une, celle-ci était courte, brève et d'un ton sec. C'est là qu'elle avait commencé à comprendre et, même si cela remontait à quelques semaines, elle en gardait encore une boule au ventre. Cela avait duré des mois, jusqu'au jour où elles ne lui avaient plus répondu et qu'elles ne s'étaient plus jamais revues. Plus jamais. Héloïse en avait pris un gros coup. Elle essayait de se convaincre que c'était mieux ainsi, qu'elle était seule et qu'elle devait s'y résigner. C'était évidemment plus facile à dire qu'à faire.

Elle repensa soudain à l'homme au chapeau melon, le Docteur Henry. Elle se demanda pour quelle raison il se trouvait à bord de ce train. Depuis qu'ils avaient découvert pour son cancer, ils ne s'étaient plus jamais revus. Il avait sûrement dû aller se trouver une nouvelle cible pour satisfaire sa petite personne maintenant qu'elle et sa famille n'étaient plus là.

Cependant, ce n'était pas le Docteur Henry qui avait retenu son attention, mais bien ce qui se tenait derrière lui. A côté de la seconde porte du train, Héloïse avait aperçu un lapin. Un petit lapin tout blanc. Elle ne l'avait aperçu que quelques

secondes à peine et une fois à bord du train, il avait disparu. Elle se demandait à présent s'il était bien réel ou si elle l'avait inventé de toutes pièces.

Héloïse savait que son plus grand défaut était son imagination. Elle était bien trop débordante et lui jouait souvent des tours. Le lapin blanc devait sûrement en faire partie. Néanmoins quand elle l'avait vu, elle avait ressenti quelque chose mais elle peinait à l'identifier, et à mettre des mots dessus.

– Mademoiselle, votre ticket s'il vous plaît.

– Oh, excusez-moi, dit doucement Héloïse, en ouvrant son sac pour en prendre un ticket qu'elle tendit au contrôleur. Tenez.

– Une correspondance de plusieurs jours ? Mais où allez-vous donc comme cela ?

– Loin, le plus loin possible.

À cause de sa santé fragile, Héloïse n'avait eu que très rarement l'occasion de voyager et de sortir de son village. Aujourd'hui, elle avait envie de voyager, de voir d'autres paysages, de découvrir le monde. Elle avait donc décidé de prendre le premier train qui partait, peu importe sa destination.

Au fil du voyage, Héloïse observa longtemps le paysage qui défilait derrière la vitre du train, tout en essayant de ne pas y apercevoir son propre reflet. Héloïse était une fille plutôt jolie, avec de courts cheveux bruns ondulés qu'elle nouait souvent en un chignon avec un petit ruban assorti à ses yeux vert émeraude. Une phrase lui revint soudain en mémoire : "Mon petit lapin blanc". C'était ainsi que l'appelait sa mère quand elle était petite. Cela faisait si longtemps qu'elle ne l'avait plus entendue. Sa mère était une des seules personnes en qui elle avait eu vraiment confiance. Celle-ci avait tellement donné pour sa fille, jusqu'à son dernier souffle. C'était en partie pour elle qu'Héloïse faisait ce voyage, car sa mère l'avait toujours soutenue dans ses rêves d'enfant. Elle lui répétait sans cesse "Un jour, mon petit lapin blanc, un jour, tout s'arrangera. Tu auras une belle vie et tu pourras réaliser tes rêves". Elle l'encourageait à rêver grand, et c'est exactement ce qu'elle faisait depuis qu'elle l'avait quittée.

Ses pensées s'arrêtèrent en même temps que le train et elle en fut soulagée. Une fois descendue du train, Héloïse fut émerveillée par la beauté du paysage. Elle décida alors de s'asseoir sur un banc pour pouvoir l'observer un moment. Elle dû néanmoins se lever quelques minutes plus tard car il commençait à se faire tard, et elle avait encore un train à prendre.

Ce n'est qu'une fois arrivée devant le panneau d'affichage des trains qu'elle eut un doute. Elle n'arrivait pas à se décider. Par où devait-elle aller ? Vers Paris ou vers Saint-Malo ? Vers Lille ou vers Nantes ? Elle n'en avait aucune idée.

Elle se dirigea alors vers un quai au hasard et arriva devant le quai numéro sept, d'où partait un train en direction d'une petite ville qu'elle ne connaissait pas : Surtainville. C'est à ce moment précis qu'elle l'aperçut. Le lapin blanc se tenait juste devant elle et la fixait de ses grands yeux noirs. Mais que faisait-il là ? Alors comme ça, ce n'était pas le fruit de son imagination ? Elle était sur le point de monter les escaliers qui menaient au quai sept quand le lapin blanc fit demi-tour. Elle l'observa quelques instants; celui-ci s'était arrêté et la regarda à nouveau avant de repartir dans l'autre sens. Héloïse ne savait pas pourquoi mais ce lapin blanc l'intriguait autant qu'il l'attirait. Tout d'un coup, une idée germa dans sa tête. Cette idée la fit sourire. Elle descendit les quelques marches qu'elle venait de monter et suivit le lapin blanc à travers la foule à contre sens. Le lapin allait de plus en plus vite et Héloïse se mit à trotter à sa suite. Il s'arrêta devant la quai numéro deux et elle comprit que c'était ce train là qu'elle devait prendre. Elle n'avait aucune idée de sa destination mais ses doutes s'étaient envolés.

*

– Sors de ma tête... sors de ma tête, je t'en supplie.

Cela faisait sept jours à présent qu'Héloïse s'était installée dans un petit studio à Trédarzec, un petit village en Bretagne, près de la mer. Elle avait eu du mal à en trouver un. C'était au moment où elle n'avait presque plus d'espoir de trouver un logement que le lapin blanc était réapparu et lui avait indiqué ce studio. Il n'était pas grandiose, mais pour le moment, cela faisait l'affaire.

Le lapin blanc... Au début, elle lui avait été reconnaissante de l'avoir aidée et de l'avoir amenée ici; l'air de la mer lui faisait le plus grand bien et elle était heureuse de savoir qu'elle passerait les derniers instants de sa vie dans cet endroit. Elle lui parlait, le suivait, l'interrogeait. Mais petit à petit, celui-ci avait pris trop de place dans son esprit, il la suivait partout, l'observait constamment, était même présent dans ses rêves. Et surtout, il essayait de lui dire quelque chose qu'elle ne comprenait pas. Elle avait l'impression que celui-ci avait été niché dans sa tête et elle n'avait qu'une envie, c'était qu'il parte.

– Sors de ma tête, répéta-elle encore et encore. Qu'est-ce que tu me veux à la fin? J'ai fait tout ce que tu m'as dit de faire... Maintenant pars, pars s'il te plait!

Jamais Héloïse n'avait ressenti ce qu'elle ressentait en ce moment. Elle n'aurait su le décrire. Elle avait l'impression de se battre contre un être qui essayait de prendre une place dans son cerveau. Elle savait pourtant bien que cela n'était que le fruit de son imagination et pourtant, elle n'arrivait pas à le contrôler. Il était là, minute après minute, heure après heure, jour après jour.

– Mais qu'est-ce que tu veux ? Qu'est-ce que je dois faire ?

Évidemment, le lapin ne lui répondait jamais et se contentait de la regarder bêtement de ses yeux noirs.

Le pire dans tout cela, c'était qu'il lui rappelait, pour une raison qui lui échappait, sa maman. Cette phrase insoutenable lui revenait toujours en mémoire "Mon petit lapin blanc". Mais pourquoi ? Pourquoi lui infliger cela ?

– Qu'est ce que tu me veux ? répétait-elle plus fort cette fois.

Soudain, elle vit le lapin relever ses petites oreilles. Elle le regarda d'un air soucieux. Allait-il enfin partir ou allait-il lui demander encore quelque chose ? Elle pria pour la première option, même si elle savait pertinemment que ce serait trop beau pour être vrai. Le lapin ne bougea pas pendant de longues minutes, toujours avec ses petites oreilles relevées. Et puis tout d'un coup, comme un film qui se remet en marche, le lapin blanc baissa la tête, se retourna et sautilla jusqu'à la porte.

– Oh non, je ne vais pas te suivre cette fois, c'est fini.

Mais ce dernier n'en tint pas compte, il continua à sautiller et, une fois arrivé à la porte, il la traversa à l'image d'un fantôme. Héloïse, quant à elle, resta tranquillement assise sur son lit. Elle espérait seulement qu'il allait rester un bon bout de temps derrière cette porte.

Ses espoirs ne furent pas vains, le lapin blanc ne revenait pas. Durant plusieurs heures, Héloïse ne le vit pas. Elle aurait dû être enfin soulagée, pourtant elle ressentait comme un vide au fond d'elle. Un vide profond qui ne la quittait pas.

Au bout de quelques heures supplémentaires, elle finit par s'approcher prudemment de la porte, hésitant longuement avant de l'entrouvrir. Le lapin était là. Il n'avait pas disparu, il l'avait tout simplement attendu car il savait pertinemment qu'elle reviendrait. Le vide qu'elle ressentait se transforma vite en colère. Une colère envers le lapin blanc, mais surtout envers elle-même. Pourtant, il y avait quelque

chose - elle ne savait pas quoi - mais cette chose l'attirait et elle ne pouvait y résister.

Quand il la vit, ce dernier se mit alors à sautiller dans le couloir, descendit les escaliers et traversa la porte qui menait vers la digue. Elle resta d'abord immobile, puis se mit à le suivre. Son cerveau avait beau lui dire de retourner dans la chambre, son corps refusait d'obéir.

Elle ouvrit alors grand la porte d'entrée, ce qu'elle regretta vite. Dehors, il pleuvait à grosses gouttes et le vent soufflait avec insistance. Quand elle regarda à l'horizon, elle eut du mal à apercevoir le lapin tellement il faisait noir. Elle prit une grande bouffée d'air chaud et s'engagea à l'extérieur. Elle rejoignit le lapin mais celui-ci se mit à trotter. Au début, il n'allait pas très vite mais plus ils avançaient, plus il accélérail.

Cela faisait déjà une bonne vingtaine de minutes qu'ils couraient et Héloïse commençait vraiment à se demander ce qu'elle faisait là. Elle s'était pourtant promis de ne plus le suivre. En plus de cela, elle était trempée jusqu'aux os, ses cheveux dégoulaient et elle grelottait de froid. Après cela, elle allait sûrement devoir rester une semaine entière au lit à cause de sa santé fragile. Mais pour l'heure, elle ne pensait qu'au moment présent.

Le lapin courait de plus en plus vite et à chaque pas, elle se demandait ce qu'elle faisait et pourquoi. Mais aucune réponse ne lui venait à l'esprit. Seule une force inexplicable, au-delà des mots et des sentiments, l'attirait encore.

Ils coururent encore durant de longues minutes, sur des kilomètres et des kilomètres, toujours en ligne droite, sans jamais s'arrêter. Et comme si le temps s'était accordé avec eux, plus ils couraient, plus il pleuvait.

Au moment où Héloïse envisageait sérieusement de faire demi-tour, le lapin blanc tourna brusquement à droite, vers la plage. Une fois sur celle-ci, il continua encore et encore avec une facilité qui n'était pas donnée à Héloïse. À chaque pas, elle s'enfonçait péniblement dans le sable trempé et faillit tomber à de multiples reprises. Quand elle finit par s'étaler de tout son long et qu'elle ne se releva pas, bien trop fatiguée par cette course folle, le lapin s'arrêta enfin. Elle finit néanmoins par se relever et regarda le lapin droit dans les yeux. Mais celui-ci ne bougea point.

– Et maintenant, où va on ? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

Mais le lapin ne répondit rien, il se contenta de la regarder.

– Ne me ne dis pas que tu m’as amenée sur cette plage isolée ? Ça doit être une erreur, il n’y a absolument rien à perte de vue.

Le lapin continua à l’observer tout en s’approchant un peu plus d’elle. Il lui fit ce qui ressemblait le plus à un sourire de lapin, avant de se volatiliser dans un éclat de lumière.

– Non, non, non, cria-t-elle. Je t’avais demandé de partir, mais pas de m’abandonner au milieu de la plage à des kilomètres du studio.

Héloïse se mit alors à paniquer, comment allait-elle rentrer chez elle ? Pourquoi l’avait-il emmenée ici ? Et puis, il y avait toujours la pluie qui tambourinait sur son corps. Tout d’un coup, elle eu beaucoup plus froid et l’eau qui s’était accumulée dans ses cheveux commençait à lui peser. Mais pourquoi diable avait-elle décidé de suivre le lapin ? Pourquoi n’était-elle pas restée tranquillement chez elle ?

Prise d’un violent vertige, Héloïse sentit son corps se dérober sous ses pieds. Sa tête heurta le sol dans un grand frac avant qu’elle ne plonge dans le noir complet.

*

Quand Héloïse se réveilla, l’aube avait déjà pointé le bout de son nez. Elle eut un mouvement de recul au moment de se relever, sa tête lui faisait affreusement mal. Mais où était-elle ? Soudainement, ça lui revint, tout lui revint : la course folle à la poursuite du lapin blanc, l’arrivée sur la plage, la disparition du lapin.

– Pourquoi ?

Ce furent les seuls mots qui réussirent à passer ses lèvres.

Quand elle se leva enfin, elle fut frappée par la beauté des lieux. La mer était surplombée d’un magnifique lever de soleil. Elle décida alors de s’asseoir et d’observer la mer.

Quand le soir arriva, Héloïse était toujours assise au même endroit, à observer la mer. Elle était restée là toute la journée, posée sur le sable. Elle n’avait eu ni la force de bouger, ni celle de rentrer chez elle. La fatigue la gagna. Pour la première fois depuis des mois, elle était complètement sereine. Elle se coucha sur la plage, incapable de quitter cet endroit magnifique. Elle savait que le moment était venu, elle savait que c’était la dernière fois qu’elle verrait les éclats du soleil. Pour une raison qui lui échappait, elle savait que ce qu’elle redoutait le plus depuis des mois allait

arriver. Elle ne se réveillerait jamais, et pourtant elle n'était pas paniquée à cette idée. Elle se sentait apaisée et prête.

"Mon petit lapin blanc". Cette phrase lui revint pour la dernière fois en tête. Elle allait enfin rejoindre sa mère. Elle ferma alors délicatement ses yeux, plongeant dans un sommeil de rêves infinis.

